

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 31 (2024)
Heft: 3: Le pouvoir patricien dans les villes : persistances et changements =
Die Macht des Patriziats in Städten : Persistenz und Wandel

Artikel: Un pouvoir en réseau : le patriciat académique de Genève et de Bâle
(1890-1957)
Autor: Benz, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1074673>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un pouvoir en réseau

Le patriciat académique de Genève et de Bâle (1890–1957)

Pierre Benz

La sphère académique a connu d'importantes transformations depuis le XIX^e siècle et la fondation des universités telles que nous les connaissons aujourd'hui. La figure du savant inventeur et relativement isolé qui marque la période de développement de la science moderne a évolué dans la période récente vers celle du scientifique collectif et internationalisé.¹ Un corollaire très idéalisé de ces changements a été décrit comme le passage d'une organisation autonome des universités à une réorientation de l'activité scientifique et de l'enseignement vers la demande sociale, économique et politique.² Les travaux thématissant cette rupture ont, depuis, été largement critiqués notamment pour leur manque de fondement empirique.³ L'existence de liens entre science, industrie et société est en effet bien antérieure à la période de leur thématisation dans les années 1990.⁴ Dans le cas suisse, de tels liens ont été identifiés tout au long du XX^e siècle, à l'exemple du recrutement du personnel qualifié de l'industrie chimique à l'EPFZ et à l'Université de Bâle et du développement de laboratoires de recherche à l'intérieur des firmes.⁵ Une analyse du patriciat académique permet de compléter cette analyse en montrant la dimension familiale des liens entre université, économie et politique. Elle apporte également un nouvel éclairage sur une dynamique identifiée notamment par Bourdieu pour le cas français: la professionnalisation des pratiques et des carrières scientifiques n'exclut pas que les institutions académiques restent, dans leur organisation, profondément liées aux pouvoirs publics et économiques.⁶ Cette dualité définit l'autonomie relative des champs scientifique et universitaire, c'est-à-dire des pratiques scientifiques et des institutions académiques, comme un rapport entre, d'un côté, l'état de pacification de leurs luttes internes et, de l'autre, leur degré d'(inter)dépendance aux autres champs sociaux.⁷ L'analyse des élites patriciennes permet d'interroger la façon dont un mode spécifique d'organisation du pouvoir académique ancré dans l'Ancien Régime a pu se prolonger jusque dans la première moitié du XX^e siècle. Comme nous le montrerons, la période considérée dans cet article (1890–1957) apparaît alors comme une période où l'organisation de la sphère académique ne repose pas sur des propriétés individuelles uniquement, mais aussi, du moins en partie, sur des propriétés collectives.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le patriciat forme une structure oligarchique au bénéfice d'un pouvoir considérable dans les villes suisses.⁸ À la suite des révolutions qui marquent les cantons dans la première moitié du XIX^e siècle, les privilèges statutaires dont bénéficiaient ces familles sous l'Ancien Régime sont progressivement abolis. Pour autant, elles continuent d'occuper un nombre important de positions de pouvoir jusque dans la première moitié du XX^e siècle, et notamment dans les universités.⁹ Au XVIII^e siècle, la présence patricienne a pris une ampleur conséquente dans l'enseignement universitaire comme dans le pilotage des institutions et des Sociétés scientifiques telles que la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Genève ou la Société des Arts,¹⁰ de sorte que la carrière scientifique peut être considérée jusqu'au début du XIX^e siècle comme une occupation typiquement patricienne.¹¹ Durant cette période, plus de la moitié des scientifiques à Genève proviennent de familles patriciennes, et ceux-ci sont particulièrement bien représentés parmi les savants qui détiennent d'importants fonds de recherche, développent des réseaux scientifiques internationaux et sont les plus cités par leurs pairs.¹² Un certain nombre de caractères hérités jouent un rôle décisif dans la possibilité d'une carrière scientifique. D'un côté, les privilèges matériels et la fortune considérable des familles patriciennes leur permettent d'occuper ce type de fonction alors faiblement, voire pas du tout rémunérée.¹³ Ensuite, la forte intégration des patriciens dans les grandes villes européennes favorise la constitution d'un réseau international nécessaire au succès d'une carrière scientifique.¹⁴ Cette occupation de nombreuses positions de pouvoir a par ailleurs contribué à restreindre drastiquement l'accès des classes non patriciennes aux postes professoraux, en étendant au milieu académique le principe de recrutement par cooptation déjà pratiqué dans les sphères politique et économique.¹⁵

Afin de comprendre dans quelle mesure ces caractéristiques perdurent jusque dans la première moitié du XX^e siècle, ce qui contrasterait avec la description de cette période comme particulièrement autonome, cet article procède en deux temps. D'abord, il analyse la place des descendants des familles patriciennes aux positions de pouvoir académique à Genève et à Bâle. Ensuite, il montre l'étendue des réseaux familiaux des savants-patriciens et la présence des familles non seulement dans les universités, mais aussi dans d'autres sphères de pouvoir.

Données, source, méthodes

Pour rendre compte de ces dynamiques, cet article analyse la composition de l'ensemble des professeur·e·s des Universités de Bâle et de Genève entre 1890 et 1957. Les données utilisées ont été récoltées dans le cadre du projet «Local

Tableau 1: *Échantillon des élites académiques (1890–1957)*

	1890	1910	1937	1957	Total
Professeur·e·s de l'Université de Bâle	65	89	124	145	423
Professeur·e·s de l'Université de Genève	57	77	92	126	352
Total	122	166	216	271	775

Dans le cas d'un mandat courant sur plusieurs dates, par exemple de 1890 à 1910, l'individu est comptabilisé pour chacune des années. Le nombre de professeur·e·s «uniques» est de 640.

Power Structures and Transnational Connections. New Perspectives on Elites in Switzerland (1890–2020)» financé par le Fonds national suisse de la recherche scientifique entre 2019 et 2024. Des données prosopographiques ont été renseignées pour plus de 9300 élites définies par l'occupation de positions de pouvoir dans les plus importantes institutions académiques, économiques, politiques et culturelles de Bâle, Genève et Zurich. Pour cet article, nous nous concentrons sur l'ensemble des professeur·e·s ordinaires et extraordinaires des Universités de Bâle et de Genève en 1890, 1910, 1937 et 1957 (n=775 professeur·e·s). Le tableau 1 ci-dessous renseigne le nombre de professeur·e·s par année et par université.

Parmi ces professeur·e·s, les descendants de familles patriciennes ont été systématiquement identifiés. L'appartenance à une famille patricienne a été établie en fonction de l'obtention d'un droit de citoyenneté à Bâle ou à Genève avant 1800. Pour ce faire, nous nous sommes référés au Répertoire des noms de familles suisses,¹⁶ qui indique les noms de famille de toutes les personnes détenant des droits de citoyenneté dans une ville ou une commune suisse jusqu'en 1962, ainsi que l'année et le lieu d'obtention de la citoyenneté. Dans le cadre de cet article, nous employons trois autres indicateurs: la nationalité, le lieu du doctorat et les mandats de recteurs des Universités de Bâle et de Genève, tous récoltés dans le cadre du projet. Nous mobilisons également des informations sur les liens de familles des savants-patriciens, que nous pouvons exploiter sous la forme d'un réseau renseignant également les positions (fonction et sphère) de pouvoir occupées par les élites ainsi mises en lien. Il devient ainsi possible de comprendre comment la sphère académique peut se lier aux sphères économique et politique à travers les réseaux familiaux des élites patriciennes.

Les grandes évolutions de la composition de l'élite académique (1890–1957)

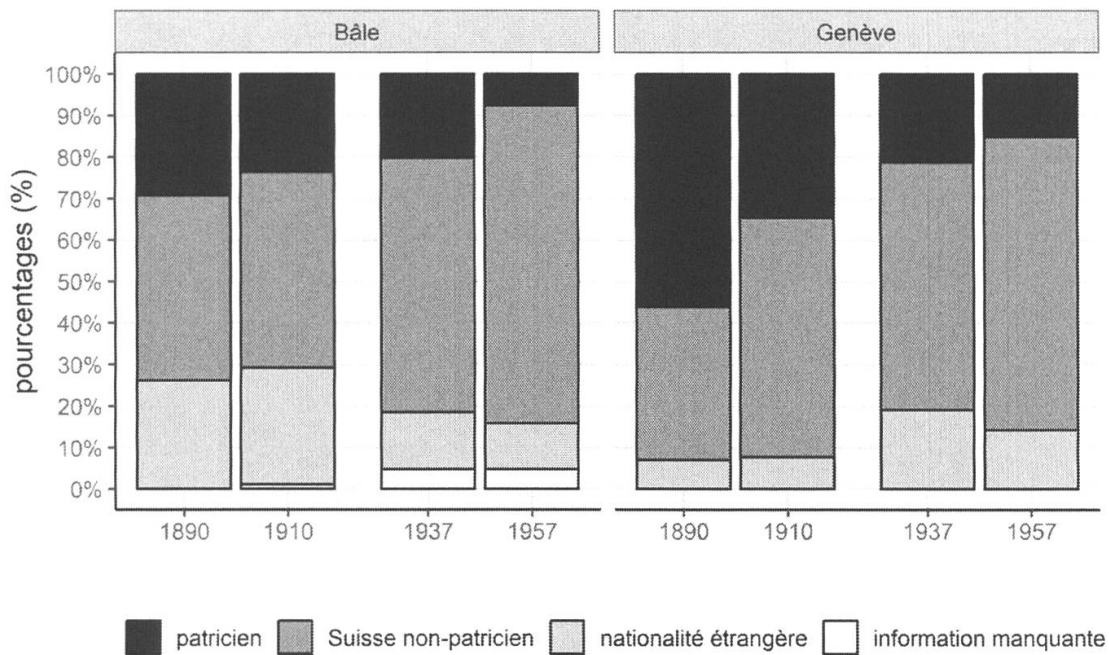
Cette première partie empirique décrit les grandes évolutions de la composition de l'élite académique et l'importance relative des patriciens parmi les professeur·e·s selon les trois indicateurs précédemment mentionnés. L'échantillon considéré compte 174 patriciens, soit 22,5% en moyenne de l'ensemble des 775 professeur·e·s. D'abord élevée en 1890 (51 professeurs patriciens, 41,8%), la proportion de patriciens diminue avec le temps. On compte 44 professeurs patriciens en 1910 (26,5%), 45 en 1937 (20,8%), et 30 en 1957 (11,1%), avec d'importantes variations selon la ville (figure 1).

La figure 1 illustre une tendance au retrait progressif des patriciens des fonctions professorales, à Bâle comme à Genève, avec une différence importante entre les deux villes. La proportion de patriciens est beaucoup plus élevée à Genève qu'à Bâle en 1890 (30% contre 56%) et 1910 (24% contre 35%). Elle est ensuite équivalente à environ 20% pour 1937. En 1957, on dénombre 7% de patriciens à Bâle et 15% à Genève. En termes absolus, Bâle compte encore 11 professeurs patriciens en 1957, et Genève 19. Une autre différence est à mentionner. À Bâle, un petit nombre de familles occupe un grand nombre de positions académiques, notamment les Burckhardt, Hagenbach et Staehelin. À Genève, les chaires professorales se distribuent parmi un patriciat composé d'un nombre beaucoup plus élevé de familles, bien que certaines, comme les Martin et les Oltramare, comptent des professeurs sur plusieurs générations.

Sur le même graphique, on note une baisse importante des nationalités étrangères à Bâle, typique du mouvement de «nationalisation» du corps professoral qui touche (presque) l'ensemble des universités suisses à partir des années 1920.¹⁷ À Genève, en revanche, la proportion de professeur·e·s étrangers·ères reste stable, voire augmente. De plus, elle se diversifie. Alors qu'à Bâle, ces professeur·e·s sont très majoritairement issu·e·s de pays germaniques, à Genève, l'ouverture internationale se manifeste aussi par une diversification des nationalités plus importante, et plus ancienne qu'à Bâle. Aux côtés des professeur·e·s de nationalités allemande et française, on rencontre ainsi un certain nombre de ressortissant·e·s d'autres pays d'Europe et du reste du monde, depuis 1910 déjà. On retrouve notamment des professeur·e·s provenant de Pologne, de Lituanie, des Pays-Bas, de Croatie, d'Égypte et de Russie. Cette forte présence étrangère s'observe aussi par la fréquentation d'étudiant·e·s étranger·ères, également très marquée à Genève, avec 44% des effectifs en 1880 jusqu'à 80% en 1910, au-delà de la moyenne de 53% pour la Suisse en 1910.¹⁸

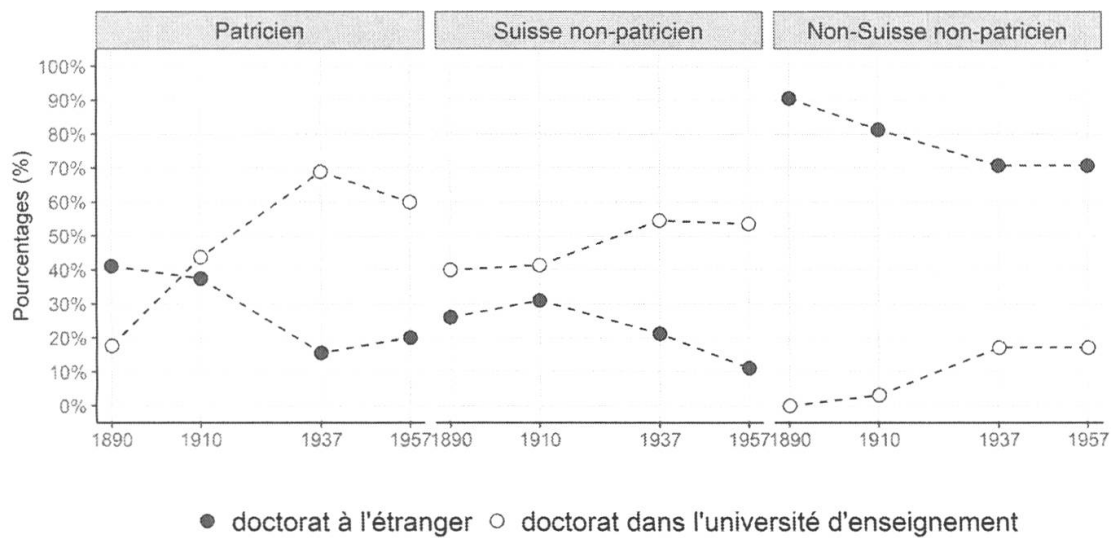
L'ouverture internationale qui marque le début du XX^e siècle, renforcée par la libéralisation des échanges économiques sur le plan international,¹⁹ ne semble

Fig. 1: Proportion des postes professoraux occupés par des patriciens bâlois et genevois

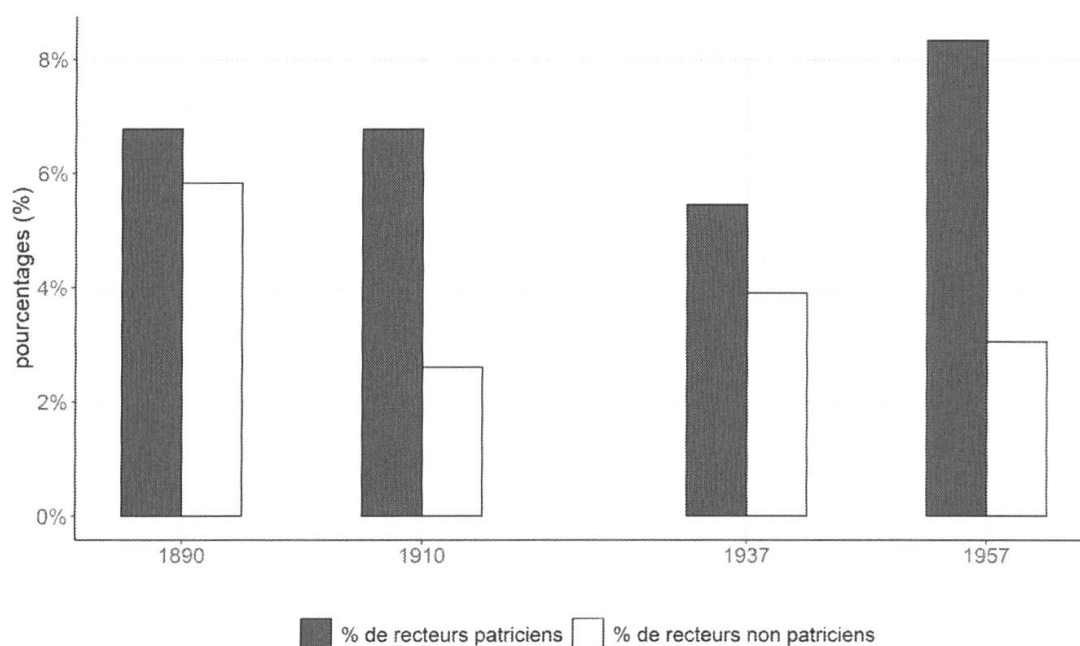


Source: Base de données «élites suisses», OBELIS, Université de Lausanne, www.unil.ch/elitessuisses (10. 6. 2024).

Fig. 2: Lieu du doctorat



Source: Base de données «élites suisses», OBELIS, Université de Lausanne, www.unil.ch/elitessuisses (10. 6. 2024).

Fig. 3: *Fonctions de recteur*

Source: Base de données «élites suisses», OBELIS, Université de Lausanne, www.unil.ch/elitessuisses (10. 6. 2024).

écarter définitivement les patriciens ni à Genève ni à Bâle.²⁰ Ces derniers, nous l'avons mentionné, bénéficient à la fois d'un fort ancrage local et d'une insertion dans les réseaux internationaux, qui fait leur caractère cosmopolite. Cet aspect est illustré par le lieu d'obtention du doctorat (figure 2).

Bien qu'ils soient fortement ancrés localement, les professeurs patriciens sont proportionnellement plus nombreux que les autres professeurs de nationalité suisse à effectuer leur doctorat à l'étranger, en particulier entre 1890 et 1910. À partir de 1937, ils deviennent également plus nombreux à avoir effectué leur doctorat dans la même université que celle où ils seront engagés comme professeurs. On constate l'importance, avant la période de «nationalisation» du corps professoral depuis les années 1920, du degré d'internationalisation des savants-patriciens au niveau du doctorat déjà, qui favorise les contacts initiaux avec des savants de l'étranger, déterminants pour le succès dans la poursuite d'une carrière. Comme le montre Montandon, cet accès aux réseaux scientifiques internationaux est également facilité par l'origine sociale des savants-patriciens,²¹ de sorte que cosmopolitisme et pouvoir local jouent de concert dans leur réussite scientifique. Un autre indicateur de l'importance des patriciens dans les universités est leur présence dans les rectorats. Le pouvoir spécifique lié à l'occupation de telles

fonctions est de deux ordres. D'abord, elles sont les plus hautes fonctions de pilotage des institutions académiques. Pour reprendre les termes de Bourdieu, elles sont le siège du pouvoir temporel (ou politique), c'est-à-dire le pouvoir sur les moyens de production (contrats, crédits, postes) et de reproduction (pouvoir de nommer et de faire les carrières).²² Ce pouvoir sur les nominations se rajoute à la propension des patriciens à pratiquer la cooptation et la transmission intergénérationnelle des positions de pouvoir. La fonction de recteur se double d'une dimension proprement symbolique, ou de prestige, non pas uniquement au sein de la sphère académique, mais aussi au-delà. En effet, les recteurs jouent un rôle important d'interface avec les sphères économiques et politiques.²³ La figure 3 indique la proportion par cohorte de professeurs patriciens et non patriciens ayant occupé une fonction de recteur.

La figure 3 illustre l'importance de la présence patricienne aux fonctions de recteurs des universités. En pourcentage de leur effectif, les savants-patriciens sont plus nombreux que les autres professeurs à occuper ces fonctions. Bien entendu, le nombre absolu de recteurs non patriciens est supérieur au nombre absolu de recteurs patriciens. Mais la différence des effectifs joue en faveur d'une surreprésentation constante des patriciens à ces fonctions. Ils sont quatre en 1890 (contre sept non-patriciens), quatre en 1910 (contre 5 non-patriciens), et trois en 1937 et 1957 contre respectivement 10 et 11 pour les non-patriciens, cette croissance étant liée à l'augmentation générale du nombre de professeurs, qui triple entre 1890 et 1957.

La dimension collective du pouvoir des savants-patriciens

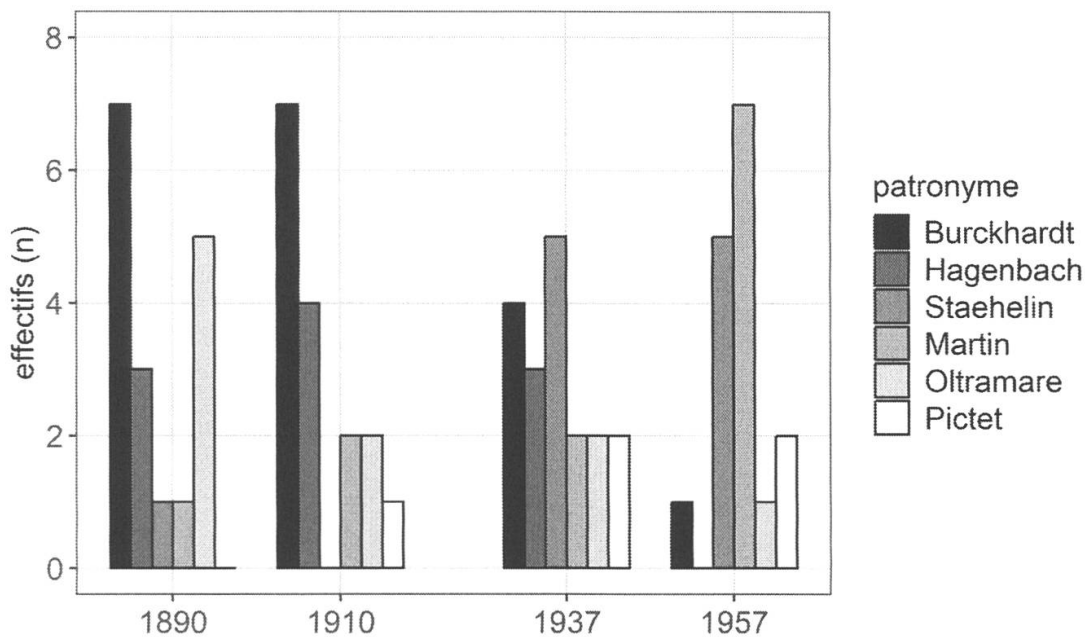
La littérature sur le cas suisse a montré que la dynamique historique de professionnalisation du champ scientifique en Suisse ne s'est pas accompagnée d'une autonomisation vis-à-vis des sphères économique et politique.²⁴ Cette dualité est inscrite jusque dans les monographies des universités, à l'image de celle de Bâle qui souligne par exemple la volonté de l'Institut de chimie – par ailleurs fondé en 1910 sous patronage d'une famille patricienne – de garantir un lien continu avec la bourgeoisie et l'industrie, tout en conservant son autonomie académique.²⁵ Les exemples de maintien des liens entre académie et industrie sont nombreux, et ont fait l'objet de diverses études dans le cas suisse.²⁶ Un aspect qui n'a, en revanche, jamais fait l'objet d'une étude empirique à notre connaissance est celui des liens familiaux entre ces élites. Ces liens peuvent être centrés sur la sphère académique et faciliter la transmission de positions de pouvoir, plusieurs familles patriciennes pouvant même être considérées comme des dynasties professorales en raison de l'occupation de telles fonctions sur plusieurs générations (figure 4).

D'autre part, comme nous le verrons plus loin, ces réseaux peuvent s'étendre à d'autres sphères de pouvoir, notamment par le biais de mariages.

L'une des spécificités du pouvoir des savants-patriciens réside dans leur capacité à occuper des positions de pouvoir dans les universités sur plusieurs générations. Les familles patriciennes mentionnées dans la figure 4 sont autant d'exemples de ces dynasties professorales (d'autres familles peuvent aussi être considérées comme des dynasties professorales, à l'image des Riggensbach, Bernoulli ou Merian). Les membres de la famille Burckhardt, par exemple, ont occupé 18 postes professoraux entre 1890 et 1957, les Staehelin 11 et les Hagenbach 7. À Genève, les Martin, les Oltramare et, dans une moindre mesure, les Pictet comptabilisent respectivement 12, 10 et 5 professeurs. De plus, ces dynasties ne se limitent pas à la sphère académique. Les Hagenbach, professeurs de père en fils, sont souvent engagés auprès des autorités politiques locales, et sont cousins germains de la famille Geigy. La figure 5 illustre ce cas intéressant qui lie deux familles patriciennes très importantes, mais aussi deux sphères de pouvoir. On peut y voir la descendance de Hieronymus Geigy-Sarasin (1771–1830) sur quatre générations. À gauche, on distingue une branche Geigy dont les membres occupent des positions de pouvoir principalement économiques dans la firme du même nom. À droite, une branche Hagenbach née de l'union de Rosina Geigy (1810–1855), fille de Hieronymus, avec Karl Rudolf Hagenbach (1801–1874), est principalement composée de professeurs. Le professeur de physique Eduard Hagenbach-Bischoff (1833–1910) est ainsi le cousin du professeur de médecine Eduard Hagenbach-Burckhardt (1840–1916), mais aussi de Johann Rudolf Geigy-Merian (1830–1917), à la tête de la célèbre firme bâloise Geigy.

La prise en considération de l'ensemble des liens qui unissent les familles patriciennes et les élites suisses tel qu'ils ont été recensés dans la Base de données des élites suisses permet de montrer l'importance de ces liens de façon plus générale. La famille Burckhardt, par exemple, compte un nombre très élevé d'élites non seulement dans la sphère académique, mais aussi au-delà. Entre 1890 et 1957, les membres de la famille Burckhardt occupent 73 positions de pouvoir dans de très nombreuses entités, parmi lesquelles l'Université de Bâle, les autorités politiques du canton, la firme pharmaceutique Ciba-Geigy, la Chambre de commerce de Bâle, la Bâloise assurance, la Société de Banque Suisse qui fusionnera en 1998 avec l'Union de Banques Suisses pour donner l'UBS, ou le Rotary Club. Lorsque l'on étend la définition de la famille aux cousins germains (4^e degré civil), le nombre de positions de pouvoir occupées par des membres de la famille (élargie) triple pour atteindre une cinquantaine de professeurs, trente élites politiques et plus d'une centaine d'élites économiques. À Genève, les principales dynasties professorales sont également liées par alliance aux élites d'autres sphères, dans des proportions plus faibles cependant. Ainsi, les Martin comprennent dans

Fig. 4: Patronymes les plus fréquents par ville: nombre de postes occupés par date

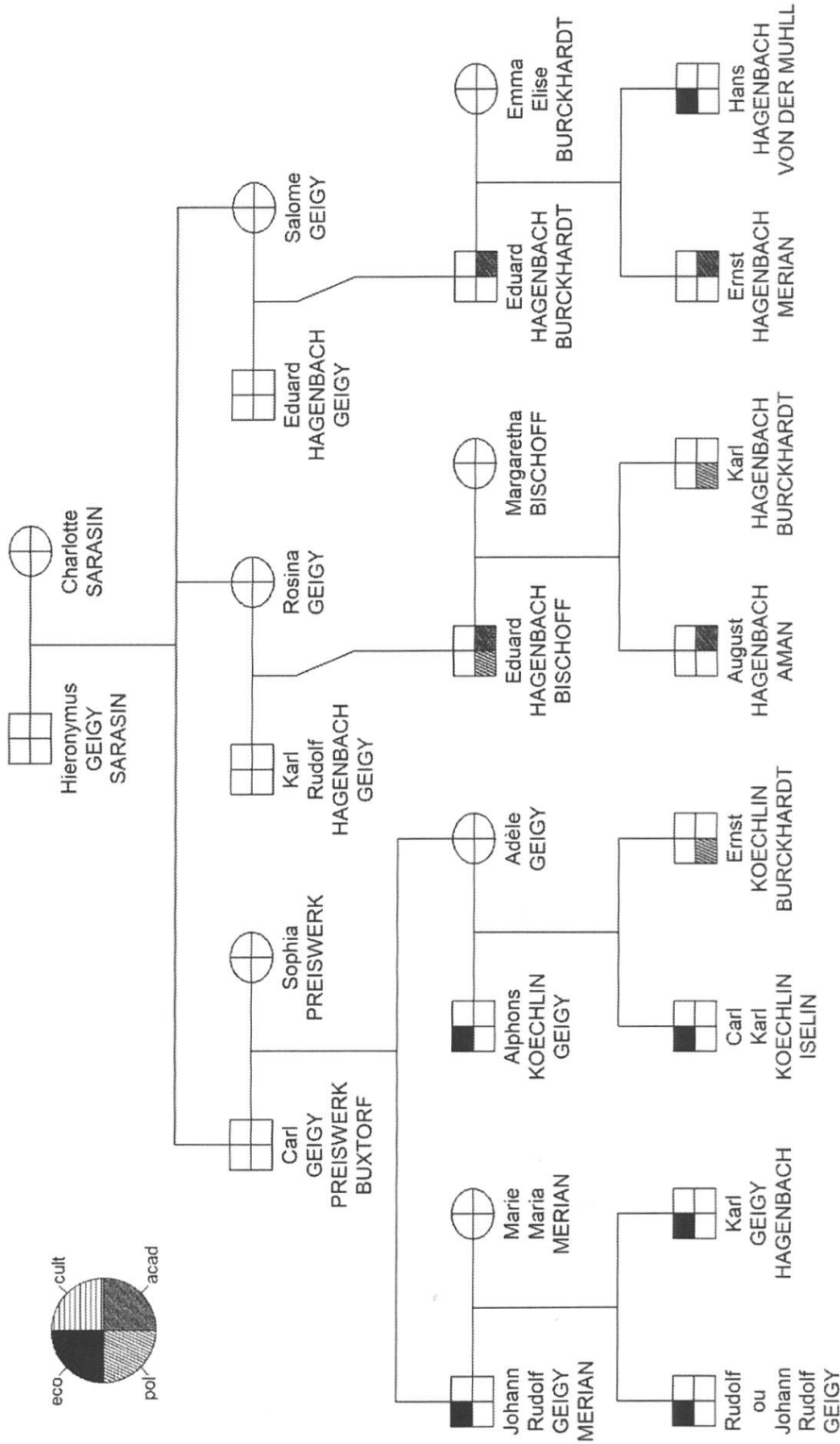


Source: Base de données «élites suisses», OBELIS, Université de Lausanne, www.unil.ch/elitessuisses (10. 6. 2024).

leur famille élargie aux cousins germains onze professeurs, dix-sept élites économiques et huit élites politiques. La famille Oltramare, deuxième dynastie professorale juste après les Martin, comptabilise dix élites économiques et trois élites politiques lorsque les cousins germains sont pris en compte. Parfois, les liens d'alliance permettent à des familles présentes majoritairement dans d'autres sphères de pouvoir de se connecter avec le milieu académique. Par exemple, la famille Pictet, qui ne compte que cinq professeurs entre 1890 et 1957, en inclut jusqu'à neuf lorsque les cousins germains sont pris en considération.

C'est précisément cette association entre étendue du réseau familial et positions occupées, y compris dans d'autres sphères de pouvoir, qui fait la spécificité de l'organisation académique patricienne. Plus qu'un atout individuel, être membre du patriciat signifie donc faire partie d'un réseau étendu de relations, c'est-à-dire un volume décisif de capital social comme réseau durable de relations permettant de multiplier le rendement des autres capitaux (économique, culturel, symbolique).²⁷ Si la multipositionnalité caractérise les agents individuellement, le capital social est une ressource collective.²⁸ Ces réseaux patriciens impliquent une liaison de l'habitus mondain avec l'habitus scientifique, c'est-à-dire que les «bonnes» manières d'être deviennent aussi les bonnes manières de *faire* de la science. Comme le note aussi Montandon, «l'on peut supposer que si certaines

Fig. 5: Arbre généalogique simplifié de Hieronymus Geigy-Sarasin



Source: Base de données «élites suisses», OBELIS, Université de Lausanne, www.unil.ch/elitesuisse (10. 6. 2024).

valeurs se perpétuent (par exemple l'amour de la vérité ou le désir de se rendre utile à son pays), c'est qu'elles servent à justifier un état de choses, en l'occurrence la monopolisation de la réussite scientifique par les patriciens».²⁹

Ainsi, la coordination entre les différentes sphères de pouvoir rendue possible par les réseaux familiaux se double d'une dimension que l'on se risque à qualifier d'idéelle, voire même d'idéologique; les élites ne partagent pas seulement un certain pouvoir, mais aussi des valeurs.³⁰ Dès lors, la présence de nombreux patriciens aux plus hautes fonctions académiques a probablement influencé un certain habitus scientifique reposant non seulement sur l'autonomie du savoir et sa neutralité, mais aussi sur un habitus de classe encourageant le maintien de l'ordre social et la perception d'une hiérarchie naturelle dominante. Ce système de valeurs aura à son tour pu fournir une justification naturalisante de la monopolisation de la réussite scientifique par les patriciens comme un état de choses,³¹ et renforcé la mise à l'écart des classes non patriciennes tributaires d'un manque de moyens matériels nécessaires à l'exercice de l'activité professorale, comme d'un déficit de capital social hérité de relations notamment internationales, essentielles à la constitution d'un réseau scientifique étendu. Cette étude reste encore à faire, et il est certain qu'une analyse approfondie à la fois de la production scientifique, mais aussi du discours *sur* les sciences porté par les patriciens et leurs descendants offrirait un apport indéniable à la compréhension des mécanismes qui *font* des sciences ce qu'elles sont.

Conclusion

Malgré la perte de leurs privilèges statutaires dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les patriciens des villes suisses et leurs descendants ont conservé une présence importante au sein de la sphère académique. Les principales dynasties académiques de Bâle et de Genève, c'est-à-dire les familles patriciennes qui occupent des postes professoraux sur plusieurs générations, sont aussi des dynasties économiques et politiques. Plus encore, parce qu'elles entretiennent des liens par le biais d'alliances et de mariages, elles accumulent un réseau durable de relations qui renforce leur influence à différents niveaux de collectifs: tout d'abord au niveau de la famille, mais ensuite, et surtout, au niveau de l'ensemble du patriciat. Deux aspects caractérisent ainsi la structure du pouvoir des savants-patriciens: ces derniers bénéficient de canaux de recrutement privilégiés, et font partie de larges réseaux familiaux qui lient les différentes sphères de pouvoir.

Ce second aspect illustre une dimension fondamentale de l'organisation académique: celle d'une coexistence entre l'autonomisation du champ scientifique – les disciplines scientifiques s'institutionnalisent et se différencient de plus en

plus selon leur organisation académique – et de nombreux liens entre les universités et les sphères de pouvoir économique et politique. Bien que cette autonomisation s'accompagne d'une nouvelle catégorie d'intellectuels socialement distincte des patriciens,³² elle n'empêche pas ces derniers d'occuper des positions influentes dans les universités durant toute la première moitié du XX^e siècle. Cette imbrication des sciences, de l'industrie et du politique invite à poursuivre les recherches, notamment sur l'enjeu de l'interdépendance entre différenciation institutionnelle de l'activité scientifique et développement du capitalisme.³³ Il serait intéressant de revenir en profondeur sur les réalisations scientifiques des professeurs-patriciens et les moyens symboliques et financiers investis dans leur activité scientifique.

Il s'agirait notamment de mieux comprendre l'influence que peut avoir eue la forte présence des patriciens dans les universités suisses sur le contenu de l'activité scientifique elle-même, de même que celle de l'existence de liens de mariage et de parenté entre savants-patriciens, ou avec des familles influentes dans d'autres sphères de pouvoir, comme cela a été montré par Adam Kuper dans le cas des Darwin et des Wedgwood.³⁴ Il serait aussi intéressant de se pencher plus en détail sur l'occupation de fonctions institutionnelles, notamment au sein des rectorats des universités, pour rendre compte de l'étendue du pouvoir décisionnel des patriciens sur l'organisation académique, en particulier la reproduction du corps professoral et une éventuelle orientation des sujets de recherche, ou encore de la manière de concevoir la place et le rôle de la science dans la société. Plus généralement, une étude de la manière dont les familles patriciennes ont pu participer à la promotion des liens entre académie et secteur privé, qui deviennent un ressort important du développement de l'activité scientifique et économique en suisse dans la première moitié du XX^e siècle, paraît tout à fait prometteuse.

Zusammenfassung

Vernetzte Macht. Das akademische Patriziat von Genf und Basel (1890–1957)

Dieser Beitrag befasst sich mit dem bislang wenig erforschten Fall der *savants-patriciens* (Gelehrten-Patrizier) in den Städten Basel und Genf. In der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts gehen die Praktiken der Vererbung, beispielsweise die Weitergabe akademischer Ämter von einer Generation zur nächsten, aber auch die Allianzen zwischen Familien mit der Besetzung akademischer Machtpositionen und den Anforderungen an die Ausbildung, insbesondere im Ausland, einher. In einem ersten Teil stellt der Artikel die grossen Veränderungen in der personellen Zusammensetzung der akademischen Elite von 1890 bis 1957 anhand von drei Indikatoren dar: der Anteil der Nachkommen von Patrizierfamilien an den

Professorenstellen, der Ort der Promotion sowie die Bestellung des Rektorats der Universitäten. In einem zweiten Teil zeigt er die kollektive Dimension der Macht der sogenannten Gelehrten-Patrizier anhand der Untersuchung bestimmter Professorendynastien und der familiären Verbindungen, die die akademische, wirtschaftliche und politische Ebene miteinander verknüpfen.

(Übersetzung: Isabelle Schürch)

Notes

- 1 Yves Gingras, «Les formes spécifiques de l'internationalité du champ scientifique», *Actes de la recherche en sciences sociales* 141–142 (2002), 31–45, <https://doi.org/10.3406/arss.2002.2816> (10. 6. 2024); Jean-Paul Gaudillière, «Une manière industrielle de savoir. Comment l'invention de médicament est devenue une pratique d'entreprise», in Christophe Bonneuil, Dominique Pestre (éd.), *Histoire des sciences et des savoirs*, Tome 3: *Le siècle des technosciences (depuis 1914)*, Paris 2015, 85–103; Yves Gingras, «Les transformations de la production du savoir. De l'unité de connaissance à l'unité comptable», *Zilsel* 2 (2018), 139–152, <https://doi.org/10.3917/zil.004.0139> (10. 6. 2024).
- 2 Michael Gibbons et al., *The New Production of Knowledge. The Dynamics of Science and Research in Contemporary Societies*, Londres 1994.
- 3 Terry Shinn, «The triple helix and new production of knowledge. Prepackaged thinking on science and technology», *Social Studies of Science* 32 (2002), 599–614, www.jstor.org/stable/3183088 (10. 6. 2024).
- 4 Pierrick Malissard, «Les <Start-up> de jadis. La production de vaccins au Canada. La Science: nouvel environnement, nouvelles pratiques?», *Sociologie et sociétés* 32 (2000), 93–106, <https://doi.org/10.7202/001473ar> (10. 6. 2024).
- 5 Thomas Busset, Andrea Rosenbusch, Christian Simon, *Chimie in der Schweiz. Geschichte der Forschung und der Industrie*, Bâle 1997; David Gugerli, Patrick Kupper, Daniel Speich, *Die Zukunftsmaschine. Konjunktoren der ETH Zürich*, Zurich 2010; Pierre Benz, *Des sciences naturelles aux sciences de la vie. Changements et continuités des élites académiques de la biologie et de la chimie en Suisse au XX^e siècle*, thèse de doctorat, Lausanne 2019.
- 6 Pierre Bourdieu, *Homo academicus*, Paris 1984.
- 7 Pierre Bourdieu, «Le champ scientifique», *Actes de la recherche en sciences sociales* 2 (1976), 88–104, <https://doi.org/10.3406/arss.1976.3454> (10. 6. 2024); Yves Gingras, *L'impossible dialogue. Sciences et religions*, Paris 2016.
- 8 Philipp Sarasin, *La ville des bourgeois. Élités et société urbaine à Bâle dans la deuxième moitié du XIX^e siècle*, Paris 1998.
- 9 André Mach et al., *Élites et pouvoir dans les grandes villes suisses (1890–2020)*, Neuchâtel 2024, <https://doi.org/10.33055/ALPHIL.00583> (16. 7. 2024).
- 10 René Sigrist, «L'innovation technique à Genève à l'époque de la première industrialisation (1750–1850). Discours, attitudes et enjeux», *Archives des sciences* 71 (2020), 1–22.
- 11 Cléopâtre Montandon, «Sciences et société à Genève aux XVIII^e et XIX^e siècles. Le cas d'une communauté scientifique», *Gesnerus* 32 (1975), 16–34, <https://doi.org/10.5169/seals-520509> (10. 6. 2024).
- 12 Ibid.
- 13 Cléopâtre Montandon, «Le champ scientifique. Essai d'analyse de sa structure et de son fonctionnement dans le cas de Genève aux XVIII^e et XIX^e siècles», *Revue européenne des sciences sociales* 27 (1972), 101–121, ici 108.
- 14 Montandon (voir note 11), 22.
- 15 Sarasin (voir note 8); Pierre Benz et al., «The Swiss Patrician Families between Decline and

- Persistence. Power Positions and Kinship Ties (1890–1957)», *Social Science History* 48 (2024), 331–360, <https://doi.org/doi:10.1017/ssh.2024.6> (10. 6. 2024).
- 16 Dictionnaire historique de la Suisse, «Le répertoire des noms de familles suisses», *Répertoire des noms de famille suisses*, 2024, <https://hls-dhs-dss.ch/famn> (10. 6. 2024).
 - 17 Franz Horvath, «Hochschulkarrieren im Wandel. Reproduktion, Professionalisierung, Internationalisierung des Schweizer Hochschulpersonals», in Ulrich Pfister, Brigitte Studer, Jakob Tanner (éd.), *Arbeit im Wandel*, Zurich 1996, 145–170; Thierry Rossier et al., «Internationalisation des élites académiques suisses au XX^e siècle. Convergences et contrastes», *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs* 14 (2015), 119–140, <https://doi.org/10.4000/cres.2780> (10. 6. 2024).
 - 18 Christophe Charle, Jacques Verger, *Histoire des universités: XIII^e–XXI^e siècle*, Paris 2012.
 - 19 Rossier et al. (voir note 17).
 - 20 Edgar Bonjour, *Die Universität Basel von den Anfängen bis zur Gegenwart 1460–1960*, Bâle 1960.
 - 21 Montandon (voir note 11), 22.
 - 22 Pierre Bourdieu, *Les usages sociaux de la science. Pour une sociologie clinique du champ scientifique*, Paris 1997.
 - 23 Felix Bühlmann, Thierry Rossier, Pierre Benz, «The Elite Placement Power of Professors of Law and Economic Sciences», in Olav Korsnes et al. (éd.), *New Directions in Elite Studies*, Londres 2018, 247–264, <https://doi.org/10.4324/9781315163796-12> (10. 6. 2024).
 - 24 Montandon (voir note 13); 101–121, Christian Simon, «Naturwissenschaften in Basel im 19. und 20. Jahrhundert. Die Philosophisch-Naturwissenschaftliche Fakultät der Universität», *Historisches Seminar Basel* (2010), 1–72; Charle/Verger (voir note 18).
 - 25 Bonjour (voir note 20), 465.
 - 26 Busset/Rosenbusch/Simon (voir note 5); Gugerli/Kupper/Speich (voir note 5); Benz (voir note 5).
 - 27 Pierre Bourdieu, «Le capital social», *Actes de la recherche en sciences sociales* 31 (1980), 2–3, www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1980_num_31_1_2069 (10. 6. 2024); Pierre Bourdieu, *La noblesse d'État. Grands corps et grandes écoles*, Paris 1989, 418; Rémi Lenoir, «La notion de capital social dans l'œuvre de Pierre Bourdieu», *Regards sociologiques* (2015), 109–132.
 - 28 Rémi Lenoir, «Capital social et habitus mondain», *Sociologie* 7 (2016), 281–300, ici 282, <https://doi.org/10.3917/socio.073.0281> (10. 6. 2024).
 - 29 Montandon (voir notes 11 et 13).
 - 30 Hans Gerth, C. Wright Mills, *Character and Social Structure*, New York 1953.
 - 31 Montandon (voir note 13), 113.
 - 32 Montandon (voir note 13).
 - 33 Pierre Bourdieu, «Le marché des biens symboliques», *L'année sociologique* 22 (1971), 49–126, ici 53.
 - 34 Adam Kuper, *Incest and Influence. The Private Life of Bourgeois England*, Cambridge 2009.